

Sa sainteté le symptôme

Note préparatoire à un colloque elp.

Titre ironique, bien sûr. Mais qui ouvre notamment la question de l'infaillibilité du symptôme, autrement dit celle des conditions de possibilité de cette infaillibilité.

Titre indicatif de ce que, tel un pape, ce n'est qu'en respectant certaines règles que le symptôme se laisse aborder. Le fou qui est pris pour un roi et se croit tel ne saurait être approché que comme un roi qui serait pris pour un fou : «Majesté, venez je vous prie, à Vous, nous n'allons tout de même pas passer la camisole !».

Et titre sans doute partial : le symptôme est une calamité, un chancre, un poison. En tant que tel, et dans quelque case nosographique qu'on veuille bien le ranger (cf. le sans doute trop fameux ternaire perversion, névrose, psychose), combien de vies grâce à lui sont-elles, abruptement ou à petit feu avortées ou sacrifiées ? Le sujet *s'assoit dessus*, dit-on fort justement, ce qui n'exclut pas une certaine dose de souffrance. Et en effet, quand bien même il est identifié (et il ne l'est pleinement qu'à l'instant de sa levée), ça n'est pas à chaque fois que le symptôme prend dans le sujet le poids spécifique de ce quelque chose suscitant un seul et légitime souci : en être débarassé.

A cette fin, «faire des pieds et des mains» est parfois faire une analyse. Curieuse vicissitude, car l'analyse... ça vicie tout ! Ne s'est-on pas aperçu, très tôt dans l'analyse, qu'une prématurée levée du symptôme pouvait mettre un terme intempestif à la démarche dans le meilleur cas engagée en son nom ? Que ce *tourner court* introduisait dans le sujet un compte qui n'était pas le bon car pas le sien ? (il croit *s'en tirer à bon compte* avec son «Ok, touche à mon symptôme mais gaffe, seulement à lui !» qui fait, dans l'après-coup, de certaines analyses des thérapies d'autant mieux réussies qu'elles ne se voulaient pas telles). Dont acte : cette quasi inaugurale illumination des premiers analystes à l'endroit du symptôme signait que du symptôme la norme n'est pas la loi.

Mais voici que ce constat, à son tour, vient aviver la question du symptôme. Sur quoi donc en déterminer le concept ? On part de l'idée qu'il y a un symptôme «au sens analytique de ce terme», comme on dit¹. C'est sans doute exact, à l'occasion, mais c'est aussi un peu court, même lorsque l'on ajoute que le symptôme reçoit sa portée du transfert, ce qui est doublement vrai : Freud très tôt s'aperçut que certains patients lui fournissaient des symptômes à sa mesure à lui, Freud, mais qui n'étaient pas moins symptômes pour cela, et réciproquement toute une symptomatologie peut surgir dans la défaillance d'un transfert (Pauline Lair Lamotte devient délirante le jour même où meurt ce Père Conrad² qui supportait son transfert).

L'abrupt du symptôme est quand il «ne cède pas». Mais... sur quoi ne cède-t-il pas ? Aussitôt dite la chose, les lacaniens ont un clignotant qui s'allume, tant ces trois petits mots ont fait tilt : «Le psychanalyste *ne cède pas* sur son désir» disait Lacan. Une

¹ Cf, entre cent autres citations, J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 19.

² Cf. Jacques Maître, *Une inconnue célèbre, La Madeleine Lebouc de Janet*, Paris, Anthropos, 1993.

élémentaire prudence doit tout de même ici nous inciter à admettre qu'il ne s'agit pas, dans ces deux occurrences, du même *ne cède pas*. Il n'y a pas de raison en effet, de reconnaître à la première un statut d'absolue nécessité. C'est reconnaître que le concept psychanalytique de symptôme doit inclure la possibilité qu'il cède. Mais... à quoi ? Ou encore : quoi ?

La réponse psychanalytiquement classique prétend qu'en cédant, il cède ce dont il procède. Ceci reste un postulat, celui qui remet le symptôme à l'histoire ; ce postulat certes conserve ses valeurs clinique (l'hystérisation) et heuristique, mais elles ne l'ont heureusement pas mis à l'abri de la critique d'un Wittgenstein. Tandis que les analystes, de leur côté, devaient bien admettre l'objection qu'y apporte le réglage transférentiel du symptôme. Bientôt sut-on en effet reconnaître qu'on ne s'en tirait pas si bien que ça en remettant le transfert lui-même à l'«histoire» – façon un temps imaginée de retomber sur ses deux pieds.

Alors ?

Curieusement, le chiasme ci-dessus marqué entre symptôme et psychanalyste (les deux différents *ne cède pas*) semble se retrouver dans une inattendue avancée de Lacan, lorsque survint, dans son frayage, la sainteté. La sainteté est d'abord par lui imputée au psychanalyste, c'est même là l'une des grandes nouvelles colportées par *Télévision* (p.28), cadeau de Noël 1973. Moins de deux ans plus tard, la sainteté viendra frapper de son sceau le symptôme, avec l'exhumation de l'ancienne et première orthographe de ce mot : *sinthome*. De l'un à l'autre, du *saintanalyste* au *sinthome*, «Joyce le symptôme» (titre d'une conférence du 16 juin 1975) aura sans doute été un joint. Mais quel joint ? Et comment ? Un peu plus largement, comment situer ce glissement (si glissement il y a, sinon ce prolongement) de la sainteté, du psychanalyste jusqu'au symptôme ?

Sa nomination *sinthome* octroie (dirons-nous reconnaît, voire dévoile ?) une sainteté au symptôme, les remarques de Lacan à l'endroit de Joyce comme ses jeux réitérés sur *sinthomadakin* l'attestent suffisamment. Si donc tel est bien le cas, cette nomination fait problème, c'est bien le moins que nous puissions dire. En témoigne l'expérience de la transcription du séminaire *Le sinthome* : dans bon nombre d'occurrences où survient ce terme, le transcripteur critique se trouve dans l'incapacité de choisir entre écrire «symptôme» ou «sinthome». Faute de raison, manque de «peu/teu» audible sur la bande magnétique, c'est le pif qui, pour finir, tranchera, décision insatisfaisante mais qui prouve qu'il y a un problème dans le concept.

Sinthome : s'agit-il d'un intéressant mais au bout du compte contingent éclairage du symptôme au sens analytique de ce terme ? S'agit-il d'un radical bouleversement de ce concept³ ? Bien des questions surviennent dans le creux, sans doute trop large, de celle qui vient d'être articulée :

— Est-ce à sa sainteté que le symptôme doit de céder ou pas (le saint lui aussi présentifie un mode de «ne cède pas») ?

³ Si oui, irions-nous jusqu'à substituer *saintanalyste* (ou *sintanalyste*) à *psychanalyste* ? Ça réglerait au moins le problème de ce *psy* présent/absent sans qu'on sache, dans la majorité des cas, déterminer la raison de cette présence ou de cette absence. Et se trouverait dès lors entérinée la formule de Lacan selon laquelle la réalité psychique est une réalité religieuse.

— Que rend en lui caduque sa renomination comme sinthome ? L'entérinerons-nous ? Dans quel(s) cas ?

— Le sinthome acquiert-il, en tant que tel, le statut d'une dimension quatrième au regard des trois autres : le réel, le symbolique et l'imaginaire ? Si oui, est-ce que s'en trouve modifiée l'inférieure trinité comme telle ? En quoi ? Notamment : quelle transformation s'opèrerait ainsi dans la consistance du symbolique, elle explicitement liée par Lacan à la corde du symptôme ?

— Y a-t-il lieu d'entendre, depuis cette renomination, ce que Lacan indique alors concernant une identification du sujet à son symptôme ?

Sur le sol de ces questions et de quelques autres connexes, l'on voit surgir, chez les lacaniens, faute de les poser, davantage de cathéchisme que de sainteté. N'est-il pas temps, vingt ans après *Télévision*, de prendre certains partis ?